



Pierre Courbe

Expert en mobilité au sein d'Inter-Environnement Wallonie

■ Chaque année, le parc automobile belge s'accroît de 65 000 voitures. Soit encore plus de problèmes de stationnement, de congestion, d'insécurité routière et d'émissions de polluants affectant la santé et l'environnement. Schizophrénique.

les émissions de polluants affectant la santé humaine ou encore les émissions de gaz à effet de serre.

Plus lourds, plus puissants

Ces effets négatifs sont, à juste titre, dénoncés tout au long de l'année par de nombreuses parties (de la société civile au monde politique) alors qu'un élément déterminant dans leur aggravation (l'accroissement du parc) est célébré à l'occasion de la "grand-messe de l'automobile" qui se déroule actuellement (cette expression figure textuellement dans le catalogue officiel du Salon). Cette situation schizophrénique est parfaitement illustrative de l'impasse dans laquelle la poursuite effrénée de la croissance économique a emmené nos sociétés. Appliquée au secteur automobile, l'obligation de croissance se traduit par une évolution du parc⁽¹⁾ vers des véhicules sur lesquels les marges bénéficiaires sont plus importantes: plus lourds, plus puissants, de type SUV

(qui sont également plus dangereux et plus polluants que des voitures modestes) et une augmentation du parc automobile qui enferme notre société dans un système de mobilité non durable et oblige les pouvoirs publics à consacrer d'importants budgets à ce mode de transport (entretien et extension du réseau routier, gestion de la congestion et du stationnement) au détriment des modes plus durables (transports en commun, vélo, marche, etc.).

Avidité permanente

La croissance du parc automobile

relève de "la logique de l'accumulation incessante et de la croissance de n'importe quoi pourvu que cela rapporte des profits" dénoncée par l'économiste Jean Gadrey dans son essai "Adieu à la croissance". Cette logique requiert "l'organisation institutionnalisée de l'avidité permanente" à laquelle participe sciemment le Salon de l'auto: susciter chez les citoyens l'envie d'une voiture neuve afin que ceux-ci consomment sans s'interroger sur leurs réels besoins ni sur les causes profondes et les conséquences

leur achat. Refuser de remettre en cause cette logique, éviter le débat public sur ces questions au prétexte que "la croissance est nécessaire", c'est se condamner à n'agir qu'à la marge quand une transformation en profondeur de nos sociétés (et particulièrement de nos systèmes de transport) est indispensable. A titre illustratif, rappelons que, pour répondre à l'enjeu climatique, une division par dix de nos émissions de gaz à effet de serre doit être accomplie sur

les 30 prochaines années. En 1965, à propos de la ségrégation raciale aux Etats-Unis, Martin Luther King déclarait: "Il est à la fois morallement et socialement suicidaire de s'habituer à déplorer les effets sans être capable de s'attaquer aux causes." C'est malheureusement une telle attitude suicidaire dont font preuve nos sociétés en matière de transports, incapables qu'elles sont de s'attaquer aux causes de la croissance du parc automobile.

→ (1) Voir à ce sujet l'argumentaire développé dans le dossier "Lisa Car": <http://lisacar.eu/dossier/>

Selon les organisateurs, au Salon de l'auto, "petits et grands trouveront à coup sûr de quoi combler leur bonheur". Une réponse à l'une des plus anciennes questions de la philosophie.

CHRONIQUE

Bonne année, bonne santé

■ L'espérance de vie a diminué aux Etats-Unis. Quelles sont les conditions d'une bonne santé?



Etienne de Callatay

Chroniqueur⁽¹⁾

Côté éco

Souhaiter une bonne santé le premier de l'an laisse 364 jours pour agir pour une meilleure santé. La crise des opioïdes aux Etats-Unis en montre l'urgence.

L'économie européenne a repris des couleurs, les entrepreneurs ont recourvé le moral, l'investissement se porte bien, les Bourses sont en grande forme. Le langage de l'économie emprunte à la santé. Celui de la politique aussi. Ainsi, l'on dira qu'il faut être malade pour avoir porté Trump à la Maison-Blanche. On ne croit peut-être pas si bien dire: l'Amérique est malade, avec un bulletin de santé qui contraste avec les bons indicateurs conjoncturels.

Aujourd'hui, l'espérance de vie non seulement est significativement plus basse aux Etats-Unis que dans les autres pays industrialisés mais, pour la deuxième année consécutive, elle y a diminué. Cela n'avait plus été observé depuis plus d'un demi-siècle. Angus Deaton, prix Nobel d'économie, et Anne Case ont mis en exergue que le taux de mortalité dans la tranche d'âge 45-54 ans avait fortement reculé au cours des 25 dernières années dans les pays a priori comparables mais que pour les Américains blancs non hispanophones ce taux avait significativement augmenté! La classe moyenne américaine semble donc bien malade.

La principale cause avancée pour ces statistiques est la "crise des opioïdes". 63 600 Américains sont morts d'une overdose en 2016. C'est plus de morts en un an que le nombre d'Américains morts lors de l'ensemble de la guerre du Vietnam! Cette crise est caractérisée comme ayant eu deux temps, d'abord celui des prescriptions médicales, ensuite celui de l'usage illégal de drogues, dont le fentanyl qui compte le chanteur Prince parmi ses victimes.

Quelles sont les causes de cette "épidémie"? Christopher Ruhm (Université de Virginie) a tout récemment cherché à tester l'hypothèse qu'il s'agirait de "deaths of despair", des morts par désespoir économique. Des facteurs macroéconomiques, tels la crise de

2008, le creusement des inégalités ou le plafonnement du pouvoir d'achat, seraient-ils à la source du mal? Sa réponse est clairement négative: l'évolution de l'environnement économique n'expliquerait au maximum qu'un dixième de la croissance du nombre d'overdoses depuis la fin des années 90. L'explication se trouve ailleurs, du côté de la disponibilité des produits, des comportements en matière de prescription et de l'éducation. Bien sûr qu'il faut souhaiter une amélioration des conditions économiques dans les régions les plus intensément touchées mais il ne faudrait pas attendre de celle-ci une diminution significative de la mortalité.

Si l'économie ne conditionne pas l'évolution de la science, des mentalités ou des structures familiales et sociales qui semble expliquer la crise des opioïdes, elle doit réfléchir au rôle des incitations perverses de type économique. Ainsi, l'appât du gain contribue certainement au succès des opioïdes et, plus largement, à des fléaux comme l'obésité ou les simples mais infernaux maux de dos qui frappent plus de 100 millions d'Américains. Le développement des drogues sur ordonnance doit aux intérêts particuliers de leurs producteurs et prescripteurs légaux. Et en amont, que penser, à titre d'illustration, de ces publicités pour les sodas faisant croire qu'il suffit de faire du sport pour pouvoir se permettre de les ingurgiter sans dégât? De ces publicités pour automobiles qui cultivent la jalousie, "passion triste" disait Spinoza? De ces actionnaires qui tolèrent des conditions de travail irrespectueuses? De ces lobbies des perturbateurs endocriniens? De ces managers à deux sous pour qui il faut forcer tout collaborateur à "quitter sa zone de confort"? Comment envisager que la santé mentale et physique s'accommode de telles pressions?

C'est fort bien de souhaiter la bonne santé à son entourage, mais la priorité est d'agir pour en créer les conditions!

→ (1) Université de Namur etienne.decallatay@orcadia.eu